

L'histoire

Du grec *historia*, « enquête ». Ce mot recouvre principalement deux significations, que la langue allemande distingue : le devenir historique lui-même, comme ensemble d'événements (*Geschichte*), et la connaissance du passé que l'historien essaie de constituer (*Historie*). La première signification pose le problème du sens et de la finalité de l'histoire ; la seconde, celui de la scientificité de la discipline de l'historien.

Tout événement est-il historique ?

Le mot événement revêt deux significations. Il est aussi bien quelque chose de marquant, c'est-à-dire un événement historique dont la signification est un élément constitutif du passé d'un groupe humain, qu'une situation quelconque, comme un événement Facebook en ligne. Est-ce que toute situation, même anecdotique, peut être considérée comme une notion d'histoire ? Que désigne-t-on par histoire ou historique ?

L'histoire est généralement considérée comme une succession d'événements marquants, dont l'impact génère un changement majeur. Pourtant, l'événement s'inscrit par rapport à ce qui précède et ce qui suit. C'est donc surtout ce qu'on retient de l'histoire, de notre capacité à garder des traces. Pour Kant, l'activité des hommes se présente comme un simple agrégat d'actions s'il n'y a pas d'éléments liant les faits et de clés de lecture pour leur donner un caractère marquant. « Il n'y a d'histoire que dans l'effort fourni par les Hommes pour tenter de rendre compte de ces biens par lesquels un fait peut s'expliquer par d'autres. Dans cette perspective, l'historien cherche à établir l'importance de tel ou tel événement, distinguer l'important de l'anecdotique.

Pour Cournot, l'historien cherche à trouver la « raison suffisante », c'est-à-dire la cohérence entre les événements qui permet d'expliquer l'histoire. Cependant, pour Cournot c'est le hasard, c'est-à-dire la rencontre fortuite de circonstances indépendantes, qui permet de générer un événement, lorsque toutes les conditions suffisantes sont réunies.

C'est avec le recul, de la distance qu'on peut comprendre l'importance d'un événement, cette distance étant avant tout temporel. Cette distance permet d'analyser, de distinguer les causes et conditions qui nous ont porté à considérer un événement comme marquant. C'est cette distance qui permet de distinguer le sensationnel de l'historique, soit le contraire de la perspective des médias actuels, afin de donner des éléments de compréhension plutôt que des émotions. L'événement historique est généré par l'analyse historique et critique de l'événement, ce qui est différent du fait d'actualité.

Si c'est la distance, la perspective que donne le temps sur le passé qui est la condition sine qua non pour considérer un événement comme historique, alors un événement même anecdotique ne peut-il pas être considéré comme historique ? La « petite histoire » correspond à l'anecdotique, c'est souvent elle qui fait avancer l'histoire.

Pour Aron, il y a une illusion de fatalité car les événements sont toujours considérés a posteriori ; on sait sur quoi la situation va déboucher. Mais il devient alors difficile de distinguer l'anecdotique de l'important car tout semble logique, comme prévisible, alors qu'un événement pourrait en pas avoir lieu et qu'il y a donc toujours une part de hasard.

L'histoire est un récit d'événement et n'a donc jamais directement à faire avec les événements. L'histoire s'élabore donc de manière indirecte, soit à partir d'imprécision factuelle (faux récits, traces incomplètes, etc.). De plus, l'histoire n'est pas seulement dans les événements en soi, mais dans bien d'autres facteurs (mentalité, évolution, technique, vêtements, etc.) ; Dans ce cas, le fait divers peut également être un révélateur d'une époque, l'histoire et la sociologie étant alors très proche d'un point de vue méthodologique. En effet, un fait divers peut révéler le rapport à la justice, aux mœurs, à la morale, etc. Il peut donc montrer le rapport et le fonctionnement d'institutions et donc montrer l'évolution d'une institution entre ce qu'elle est aujourd'hui et ce qu'elle a été. L'événement n'appartient donc pas qu'au passé mais aussi au présent. C'est en fonction du présent que nous donnons sens et valeur au passé. L'événement historique est donc une recreation artificielle, puisqu'il est impossible de recréer objectivement et exhaustivement un évènement.

Il n'y a pas une histoire possible, mais un grand nombre, puisqu'il existe un nombre infini de points de vue différents. Les hommes ne cessent jamais de se projeter dans le passé et l'avenir (cette caractéristique porte d'ailleurs à développer une histoire pour tout, que ce soit au niveau des sciences que de soi-même).

L'histoire est-elle une science ?

L'historien répond à une **exigence de vérité**, le problème étant qu'il raconte un passé auquel il n'a pas été présent. Toutefois, cette exigence de vérité ne suffit pas à faire de l'histoire une science. Toute science a pour but de dégager des constantes ou lois universelles et prédictives. Or, l'histoire est une discipline purement empirique : il n'y a **pas de lois universelles** de l'histoire comme il y a des lois en physique. Néanmoins, depuis le 19^{ème} siècle le discours évoquant le passé s'efforce de se constituer selon une norme de vérité ou d'objectivité, ce qui connote l'idée de sciences. D'où la mise en place de techniques et méthodes rationnelles pour décrire le passé ainsi qu'une exigence éthique de la connaissance en l'absence de laquelle l'histoire s'apparenterait plutôt à un roman historique ou de l'histoire idéologique. Cependant, il y a des obstacles d'ordre épistémologique. En effet, le chercheur est influencé par l'idéologie du présent, l'historien étant un acteur historique dans son présent. De plus, l'objet humain est complexe, il ne s'agit pas pour l'historien de chercher uniquement des faits mais de comprendre leur causalité, d'analyser les intentions humaines, les hasards, les interactions, etc. L'histoire opère une synthèse de l'hétérogène.

Le travail de l'historien est un **travail d'interprétation** : il ne s'agit pas simplement pour lui de faire une chronologie, mais d'établir le sens et l'importance des **événements** ainsi que leurs relations. Selon Dilthey, nous expliquons la nature, c'est-à-dire que nous dégageons peu à peu les lois qui la régissent ; nous comprenons la vie de l'esprit.

De même, l'historien ne doit pas seulement expliquer les chaînes causales et établir des lois, mais **comprendre un sens** ; aussi l'objectivité¹ historique n'a-t-elle rien à voir avec l'objectivité scientifique : étant une interprétation, l'histoire peut et doit toujours être réécrite. En ce sens, l'histoire est surtout la façon dont l'homme s'approprie un passé qui n'est pas seulement le sien. Cependant, on ne peut tirer un enseignement que de ce qui se répète, et l'histoire ne se répète jamais. Comme le remarque Hegel, s'il suffisait de connaître les anciennes erreurs pour ne plus les commettre, la paix régnerait sur Terre depuis bien longtemps...

La philosophie de l'histoire

Comme la notion de philosophie l'indique, il ne s'agit pas d'une connaissance positive des faits historiques, mais d'une réflexion sur la réalité historique. Le philosophe s'interroge sur le devenir de l'humanité dans le temps. Le philosophe ne s'intéresse pas à l'histoire particulière de tel ou tel peuple, mais de l'histoire universelle, l'enjeu étant de lui trouver un sens dans la double acception de ce terme (signification et direction). C'est un effort de rationalisation et de systématisation de l'activité du genre humain, afin d'en proposer une interprétation globale qui soit valable aussi bien pour le présent que pour l'avenir. **L'enjeu théorique** est de chercher et fournir un principe de compréhension de l'histoire universelle d'un point de vue cosmopolitique. **L'enjeu pratique** est de trouver un but à assigner à l'action humaine tel que la pratique individuelle puisse s'insérer avec cohérence dans l'histoire collective.

Il existe de très nombreuses philosophies de l'histoire. Les plus célèbres sont l'idéalisme historique de Hegel selon lequel l'histoire est l'accomplissement progressif de l'Idée ou de la raison universelle à travers le jeu des intérêts et des passions. Et le matérialisme historique de Marx et Engels selon lequel le moteur de l'histoire est la lutte des classes, celle-ci devant accoucher par la violence révolutionnaire du règne de l'homme. En outre, on doit à Kant une « idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique » où l'histoire est conçue d'un point de vue cosmopolite (c'est-à-dire d'ordre international, universel) comme le perfectionnement progressif des virtualités de la nature humaine, c'est-à-dire comme le processus par lequel un être qui n'est d'abord rien développe tout ce qui peut être. Pour Kant, les acteurs n'agissent pas en connaissance de cause, ils sont des agents involontaires et inconscients, leurs passions et leurs intérêts leur extorquant les fins qu'ils devraient se donner s'ils agissaient comme des êtres de la raison. Hegel parle d'une **ruse de la raison**² pour rendre

¹ Est objectif ce que la pensée méthodique a élaboré, mis en ordre, compris.

² Pour Hegel, c'est la Raison qui gouverne le monde. Selon lui, le monde évolue vers davantage de rationalité, de morale et de liberté. Pourtant, l'histoire montre plutôt l'apparence d'une bousculade d'événements sans cohérence particulière. C'est que la raison agit dans l'histoire par ruse. En effet, chaque individu poussé par la passion, en pensant agir pour son bien propre, oeuvre en fait inconsciemment pour une tâche plus élevée, dont la voie est tracée par les grands hommes qui jouent le rôle de conducteurs d'âmes : ainsi la raison se réalise-t-elle dans l'histoire. (Hegel – *La Raison dans l'Histoire*)

intelligible l'accomplissement historique des exigences de l'esprit alors que Kant parle d'une **ruse de la nature**.³

Il ne s'agit pas de l'histoire comme discipline de l'historien, mais de l'histoire « en train de se faire ». La question est alors de savoir si la totalité des actes humains à son **unité** et se dirige vers un but (une fin), ou s'éparpille dans un **simple agrégat** d'actes individuels sans rapport entre eux. Hegel montre que l'histoire est en fait le **processus par lequel un peuple devient conscient de lui-même**, c'est-à-dire conscient d'exister en tant que peuple ; c'est la raison pour laquelle nous retenons principalement de l'histoire les moments où notre peuple a été menacé dans son existence, autrement dit les guerres. **Comment un peuple devient-il conscient de lui-même ?**

Est événement ce qui permet de donner sens, de définir, que ce soi-même ou quelque chose. On donne sens et valeur à des événements ce qui permet de les distinguer et de modifier constamment notre perception de nous-même et du monde. La conscience qu'un individu a de lui-même ne peut se réduire à des données objectives. C'est lorsque l'individu parvient à se dédoubler, à penser l'expérience vécue qu'il lui donne sens (Aron). De même, selon Hegel, parvenir à la conscience de soi implique deux mouvements : poser un objet extérieur à soi et le reconnaître comme étant soi-même. C'est ce qui arrive lorsque je contemple mon image dans un miroir et que je la reconnais (et c'est justement ce dont tous les animaux sont incapables). Alors, quel est l'objet extérieur à lui qu'un peuple pose, et comment le reconnaît-il comme étant lui ? Pour Hegel, l'objet posé, ce sont les **institutions** : c'est en créant des institutions chargées de régir la vie en communauté qu'un peuple parvient à l'existence. Les institutions sont l'image qu'un peuple se donne de lui-même, **elles matérialisent le peuple** comme peuple.

La question est de savoir comment un peuple peut s'identifier à ses institutions. Hegel se souvient de la célèbre phrase de Louis XIV : « L'État, c'est moi » ; celui qui permet au peuple de se reconnaître dans ses institutions, c'est **le chef politique**. Sans le « grand homme », cette image de lui-même que sont les institutions lui serait comme étrangère : le second moment de la prise de conscience de soi est effectué par le chef éclairé (par exemple Napoléon) qui s'identifie aux institutions d'un peuple et qui, animé par la passion du pouvoir, les réforme et les impose autour de lui.

Pour Kant, il y a 4 perspectives selon lesquelles l'histoire peut être pensée : 1) ou bien l'Homme est en perpétuelle régression 2) ou bien il est en constante progression par rapport à sa destination morale 3) ou bien il demeure en stagnation et reste constamment au degré actuel de sa valeur morale (comme une rotation circulaire autour d'un même point) 4) la vision progressiste.

- 1) La vision de l'histoire comme une perpétuelle régression est considérée comme apocalyptique, dite aussi « conception terroriste ». Cette conception est récurrente dans l'histoire. Par exemple les premiers chrétiens au temps de Néron (qui leur menait la vie

³ La ruse de la nature : il y a une « incompatibilité d'humeur et de caractère qui existe entre les hommes ou les sociétés comme un moyen afin de forger, au sein de leur antagonisme inévitable, un état de calme et de sérénité ». Le conflit des égoïsmes ne fait pas obstacle au progrès ; l'espèce humaine progresse vers une condition juridique à l'échelle planétaire.

dure) avaient le sentiment que la fin du monde était proche. Rousseau avait également développé une vision apocalyptique, pour qui ce qui est perdu ne se retrouve jamais. Rousseau avait

- 2) La vision de l'histoire comme une perpétuelle progression est appelée eudémoniste. Cette progression est considérée par rapport à sa destination morale. Cet optimisme se heurte cependant à des objections car rien ne prouve que l'humanité ne pourrait pas à un moment régresser ou bien que dans le monde le bien et le mal s'équilibrent lorsqu'une chute est compensée par un progrès. Kant refuse cette conception pré-déterministe et métaphysique (Dieu voulant un progrès dans l'humanité). Il ne peut y avoir plus de perfection dans l'effet que dans la cause. Le progrès ne peut être pensé en terme moral.
- 3) La stagnation de l'histoire humaine est également appelée abdéritique, l'histoire étant comme un bateau ivre qui se laisse porté au fil de l'eau. Cette vision à laquelle adhère parfois Kant est liée au côté irrationnel de l'homme, succombant aux passions, à la folie parfois.
- 4) Finalement Kant opte pour une vision progressiste de l'histoire. Pour Kant, l'histoire n'est qu'une idée, c'est-à-dire un concept rationnel nécessaire auquel ne peut correspondre aucun objet donné par les sens. De fait, ni l'histoire universelle ni l'histoire comme perfectionnement progressif ne sont des données empiriques. L'histoire universelle perçue comme progrès ne peut donc être perçue que comme une représentation de la raison. Le progrès est ainsi vu comme la marche de l'humanité vers un but. Le messianisme juif et chrétien, attente du Messie et promesse du royaume de Dieu sur Terre, trouve ainsi une formulation purement rationaliste, « laïque » pourrait-on dire. Kant tente de penser rationnellement l'histoire. Il part du constat que le comportement humain n'est explicable ni par des causes naturelles (comme l'instinct) ni en présupposant chez les individus une rationalité qui les guiderait. D'où l'apparence absurde et incompréhensible que semble prendre le plus souvent l'histoire humaine. Kant montre que l'histoire humaine prise globalement peut être intelligible puisqu'on y peut repérer des régularités. Il s'agit à partir de là de formuler une hypothèse qui permettrait de comprendre l'ensemble du développement de l'histoire universelle. Cette hypothèse (un principe régulateur, dans la terminologie kantienne) consiste à étudier l'histoire non pas pour en dégager des lois analogues aux lois de la physique mais en la pensant « comme si » elle était l'accomplissement d'un « dessein de la nature », comme si elle était guidée par une providence divine.

Temps de l'histoire et temps de la nature

Le temps de la nature est circulaire, il suit des cycles (jours, saisons, génération et corruption). On ne peut concevoir l'histoire de manière cyclique, car cela impliquerait un éternel retour, sans progrès possible. Le temps de l'histoire est linéaire : nous pouvons nous représenter l'histoire sous forme d'une chronologie ou d'un déroulement successif d'événements. Ce déroulement dans le temps donne un sens à l'histoire : il y a un passé distinct de l'avenir, et un déroulement irréversible. L'histoire existe parce que l'homme change, à la différence de

l'animal qui sera toujours plus ou moins le même toute au long de sa vie car il n'a pas de démarche réflexive pour se penser au présent par rapport à un passé révolu.

Hegel (Philosophe allemand (1770- 1831)).

Dans La théorie de « la ruse de la raison » (*La Raison dans l'histoire*), Hegel s'est attaché à réconcilier le réel et la pensée au sein d'une philosophie conçue comme un système dominé par la dialectique, ou processus de dépassement des contradictions.

C'est en effet une philosophie du processus réconciliateur, et en ce sens une philosophie de l'histoire, qui montre comment l'esprit parvient à se conquérir lui-même en s'extériorisant dans le monde par ses créations, en particulier juridiques et artistiques.

Hegel souligne que ce mouvement de sortie hors de soi et de retour à soi à partir de l'extériorité, n'est rien d'autre que le mouvement

Annexe 1 : Etude de texte

Dans l'histoire universelle nous avons affaire à l'Idée telle qu'elle se manifeste dans l'élément de la volonté et de la liberté humaine. Ici la volonté est la base abstraite de la liberté, mais le produit qui en résulte forme l'existence éthique du peuple. Le premier principe de l'Idée est l'Idée elle-même, dans son abstraction ; l'autre principe est constitué par les passions humaines. Les deux ensembles forment la trame et le fil de l'histoire universelle. L'Idée en tant que telle est la réalité ; les passions sont le bras avec lequel elle gouverne.

Ici ou là, les hommes défendent leurs buts particuliers contre le droit général; ils agissent librement. Mais ce qui constitue le fondement général, l'élément substantiel, le droit n'en est pas troublé. Il en va de même pour l'ordre du monde. Ses éléments sont d'une part les passions, de l'autre la Raison. Les passions constituent l'élément actif. Elles ne sont pas toujours opposées à l'ordre éthique ; bien au contraire, elles réalisent l'Universel. En ce qui concerne la morale des passions, il est évident qu'elles n'aspirent qu'à leur propre intérêt. De ce côté-ci, elles apparaissent comme égoïstes et mauvaises. Or ce qui est actif est toujours individuel : dans l'action je suis moi-même, c'est mon propre but que je cherche à accomplir. Mais ce but peut être bon, et même universel. L'intérêt peut être tout à fait particulier mais il ne s'ensuit pas qu'il soit opposé à l'Universel. L'Universel doit se réaliser par le particulier.

Nous disons donc que rien ne s'est fait sans être soutenu par l'intérêt de ceux qui y ont collaboré. Cet intérêt, nous l'appelons passion lorsque refoulant tous les autres intérêts ou buts, l'individualité tout entière se projette sur un objectif avec toutes les fibres intérieures de son vouloir et concentre dans ce but ses forces et tous ses besoins. En ce sens, nous devons dire que rien de grand ne s'est accompli dans le monde sans passion.

HEGEL

La Raison dans l'Histoire

On dit aux gouvernants, aux hommes d'Etat, aux peuples de s'instruire principalement par l'expérience de l'histoire. Mais ce qu'enseignent l'expérience et l'histoire, c'est que peuples et gouvernements n'ont jamais rien appris de l'histoire et n'ont jamais agi suivant des maximes qu'on en aurait pu retirer. Chaque époque, chaque peuple se trouve dans des conditions si particulières, constitue une situation si individuelle que dans cette situation on ne peut et on ne doit décider que par elle. Dans ce tumulte des événements du monde, une maxime générale ne sert pas plus que le souvenir de situations analogues qui ont pu se produire dans le passé, car une chose comme un pâle souvenir, est sans force dans la tempête qui souffle sur le présent ; il n'a aucun pouvoir sur le monde libre et vivant de l'actualité.

A ce point de vue, rien n'est plus fade que de s'en référer aux exemples grecs et romains, comme c'est arrivé si fréquemment chez les Français à l'époque de la Révolution. Rien de plus différent que la nature de ces peuples et le caractère de notre époque [...]. Seule l'intuition approfondie, libre, compréhensive des situations [...] peut donner aux réflexions de la vérité et de l'intérêt.

Hegel, leçons sur la philosophie de l'histoire (1822)

Analyse réalisée par [Simon Manon](#).

Idées principales

La connaissance du passé; a-t-elle un intérêt pour l'action présente? Quelle est la valeur de ce qu'il est possible d'apprendre de l'histoire du point de vue de l'action présente et principalement de l'action politique, comme l'indique la référence aux « gouvernants, hommes d'Etat, peuples »? Hegel nomme ici les acteurs historiques par excellence, ceux qui, selon la belle image de Max Weber, « introduisent leurs doigts dans les rayons de la roue de l'histoire ».

Or l'action relève-t-elle d'un art ou d'une science? Qu'est-ce qui peut en assurer la réussite, l'éclairer tant dans ses fins que dans ses moyens? Hegel rappelle que les percepteurs des princes avaient coutume d'inviter leurs élèves; s'instruire principalement par l'expérience de l'histoire. Ce conseil d'un Machiavel, d'un Bossuet est toujours en usage. L'école enseigne l'histoire non seulement pour permettre aux jeunes générations de comprendre leur présent mais aussi pour y être des acteurs responsables et éclairés. On sait par ailleurs l'attention que les grands hommes politiques accordent à cette connaissance, les uns et les autres s'instruisant auprès de leurs illustres prédécesseurs.

L'adverbe «principalement» nuance l'importance que l'on reconnaît à la connaissance de l'histoire passée. Le sens commun admet, en effet, que la compréhension des événements historiques (c'est-à-dire la capacité d'entrer dans les intentions des agents, de prendre la mesure des obstacles qu'ils ont affrontés, des pièges qu'ils ont su éviter ou qu'ils ont méconnus, d'être sensibles à la manière dont le fortuit et l'intentionnel s'enchevêtrent dans le déroulement des choses etc.) a une vertu pédagogique mais il admet aussi que cette connaissance ne suffit pas. L'histoire peut tenir lieu d'expérience mais l'expérience n'est pas science.

La notion d'expérience renvoie à l'idée de rencontre d'un donné, d'épreuve du réel. Faire l'expérience de la douleur consiste à éprouver cette sensation, à la vivre concrètement. La chance de l'homme est de pouvoir élargir indéfiniment son expérience grâce aux récits que les

autres font d'autres formes d'expérience. La littérature ou l'histoire permettent ainsi d'entrevoir d'autres vécus. Ex : L'Européen du début du 21^{ème} siècle peut se faire une idée de l'expérience moyenâgeuse, monarchique, guerrière ou totalitaire de cette même Europe à d'autres époques.

La notion d'expérience connote aussi celle de savoir acquis par la pratique de la vie. Un homme d'expérience est un homme ayant tiré les leçons de ce qu'il lui a été donné de vivre. «L'expérience de l'histoire « renvoie ainsi aux leçons que les hommes peuvent tirer de leur aventure historique. Hegel parle «des maximes qu'on en aurait pu retirer ». On entend par là des propositions générales susceptibles de servir de règles dans la conduite.

Il faut bien comprendre le sens de l'expression «les leçons de l'histoire ». Elle ne signifie pas «lois de l'histoire ». A la différence des faits physiques, les faits historiques ne sont pas subsumables sous des lois. Une leçon est un enseignement que l'on tire de quelque chose. C'est donc l'idée que malgré la variabilité des circonstances, on peut dégager de l'expérience historique des hommes quelques principes généraux dont on serait bien inspiré de tenir compte dans l'action présente. Au fond il y a de l'invariance au sein du changement. Quelques exemples régulièrement cités illustrent cette observation.

Hitler aurait dû se souvenir de l'échec des armées de Charles XII de Suède (1697.1718) et de Napoléon devant l'immensité russe. Il «connaissait l'analyse donnée par Clausewitz des campagnes napoléoniennes de 1812-1813. Mais il espérait que la vitesse supérieure de ses engins blindés lui permettrait de réussir là où Napoléon avait échoué, comme si l'armée russe n'avait pas, elle aussi, fait des progrès techniques depuis 1812. Il espérait également éviter les erreurs commises dans le détail de la campagne par Napoléon, alors que Clausewitz soulignait «que si l'on devait se proposer une telle fin, on ne pourrait pour l'essentiel l'atteindre par d'autres moyens » et que la véritable faute de Bonaparte avait été d'entreprendre la conquête de la Russie »

Si l'on en croit Machiavel, l'histoire montre que tout fin politique doit faire l'économie de considérations morales dans la conduite de son action car à oublier cette leçon «les gouvernants apprennent plutôt à se perdre qu'à se conserver. »

A l'instar de Machiavel, Hegel reconnaît que l'on peut tirer des leçons de l'histoire (Cf. les «maximes qu'on en aurait pu retirer ») mais l'emploi du conditionnel indique que ce que les hommes «auraient pu » faire, ils ne l'ont pas fait. Cette remarque prend acte d'un fait. Paradoxalement l'histoire montre que les acteurs de l'histoire ne tiennent pas compte des leçons de l'histoire. Une des grandes leçons de l'histoire, c'est donc que les hommes agissent au mépris de ces mêmes leçons.

L'originalité du texte de Hegel tient au fait que cette observation ne suscite pas un jugement de condamnation morale. Non point que l'auteur ait l'intention de justifier cette attitude. Il n'appartient pas au philosophe de faire l'apologie de la folie humaine. Hitler aurait dû, bien évidemment, tirer les leçons de l'échec napoléonien. L'enjeu de l'analyse hégélienne est tout autre. Il s'agit d'établir que par principe les leçons de l'histoire ne peuvent être qu'abstraites et inefficaces.

L'argumentation articule deux ordres de raisons :

La première prend en considération la nature de la réalité historique dans laquelle se déroule l'action. Chaque moment du temps est unique et original. Quelles que soient les analogies qu'une époque présente avec une autre, l'erreur serait de méconnaître sa singularité. Il s'ensuit que la perspicacité et l'efficacité de l'homme d'action procèdent avant tout de son intelligence de la situation présente. Il a le sens de la réalité historique dans ce qu'elle a de concret, sa décision trouvant dans cette intuition son fondement. Cf. « Chaque époque se trouve dans des conditions si particulières, constitue une situation si individuelle que dans cette situation on doit et l'on ne peut décider que par elle. » Toute décision ne peut et ne doit se régler que sur l'appréhension de la singularité du contexte dans lequel elle s'insère dit le texte. En déduisant un impératif (devoir) d'un indicatif (pouvoir) Hegel formule entre les lignes un avertissement : toute éthique de l'action prétendant faire l'économie de ce principe se condamne à l'échec. D'où la vanité de maximes générales. Abstraites des situations concrètes d'où elles ont été tirées, elles sont, par leur abstraction même, relativement inefficaces, puisqu'il s'agit de prendre des décisions dans un contexte nouveau marqué par une singularité irréductible.

L'histoire aussi vérifie cette idée et Hegel épingle l'erreur des révolutionnaires français et leur « fade » référence à la République romaine ou à la Cité grecque. Il est à la fois comique et dérisoire de croire répéter des situations antérieures en étant aveugle aux différences de fond. Pointons le ridicule de Napoléon III croyant recommencer l'épopée de Napoléon Ier ou celui du Comité de Salut public d'Alger se prenant pour la Convention. Marx le rappelle dans Le 18 Brumaire de Louis-Napoléon Bonaparte « Hegel a déjà dit que les grands hommes et les grands événements de l'histoire se reproduisent toujours pour ainsi dire deux fois. Mais il aurait dû ajouter : la première fois sous la forme tragique, et la deuxième fois sous forme comique ».

La deuxième s'intéresse à l'action proprement dite. Celle-ci a un caractère d'urgence et une dimension passionnelle tels qu'une « maxime générale ou un pâle souvenir n'ont pas de force en face de la vie et de la liberté du présent ». Hegel oppose ici la faiblesse du savoir mémorisé à ce qui donne aux agents historiques leur énergie, leur force. Or celle-ci vient des passions et des intérêts qui gouvernent les hommes. Des maximes générales, raisonnables sont impuissantes par rapport aux mobiles passionnels. La vitalité, la liberté du présent s'alimentent à d'autres sources que celles de la mémoire ou de la sagesse. Elles ont la couleur des passions dominantes à un moment donné et des croyances de ceux qui, par l'action, cherchent à inscrire dans le réel leur volonté propre. L'homme d'action ne doit être confondu ni avec l'homme de science, ni avec le penseur.

Alors faut-il en conclure que la réflexion sur le cours des choses humaines est vaine et que la pensée ne peut éclairer l'action ? Non, mais la réflexion n'a de « vérité et d'intérêt » qu'à certaines conditions. Hegel les précise dans la dernière phrase où l'on apprend que « seuls l'intuition approfondie, libre, compréhensive des situations et le sens profond de l'idée » confèrent à la pensée sa pertinence. Que faut-il entendre par là ?

Une intuition est une connaissance immédiate. On distingue la connaissance intuitive de la connaissance discursive et depuis Pascal « l'esprit de géométrie » de « l'esprit de finesse ». La finesse est une sorte de flair permettant de sentir une situation, d'en saisir l'unité substantielle

sous l'enchevêtrement inextricable de tout ce qu'elle synthétise. Elle est le propre de certains esprits capables d'appréhender dans la multiplicité et la diversité de ses manifestations le principe qui les rend intelligibles. Chaque époque a, en effet, une vérité dont les mœurs, les mentalités, les institutions, les événements sont l'expression. Le «fin» en a d'emblée l'intelligence comme s'il avait l'art de traverser les apparences pour saisir ce qui n'apparaît pas clairement à tout un chacun mais qui les explique toutes. Cela lui permet d'éviter les erreurs grossières de celui qui règle son action sur un principe suranné et d'agir en accord avec l'esprit de son époque. Il est au diapason et sa réussite vient de là. Malheur à celui qui comprend mal la situation historique dans laquelle il se mêle d'intervenir. Ce fut sans doute la faute de Saddam Hussein au moment de la guerre du Golfe. Il a agi comme si le mur de Berlin n'était pas tombé et cela lui fut fatal.

Si Hegel fait référence ici à Montesquieu, c'est que Montesquieu s'est rendu célèbre par son génie de dégager pour chaque système de gouvernement le principe qui en est l'âme : la vertu pour la république, l'honneur pour la monarchie, la crainte pour le despotisme